

coteaux étagés étaient éblouissants de lumières. Le yacht *Princesse-Alice*, dont la mâture et les lignes élégantes se profilaient en cordons de feu, était le centre de la fête vénitienne à laquelle avaient pris part de nombreuses embarcations éclairées par des girandoles multicolores. La fête s'est terminée par un superbe feu d'artifice, dont la pièce principale figurait les armoiries de Monaco.

Le lendemain, dans l'après-midi, un grand concert de gala fut donné dans la salle du Théâtre de Monte-Carlo, et le soir une fête populaire se termina par une retraite aux flambeaux.

### *Adrien de Gerlache et la "Belgica"*

A l'occasion du cinquantenaire de l'expédition antarctique de la *Belgica*, le gouvernement belge, par l'intermédiaire de son consul général en Principauté, M. Willy Lamot, a fait remettre au Musée océanographique une magnifique photographie de la *Belgica*, dont le nom figure parmi ceux des navires océanographes inscrits sur la façade du musée.

Cette photographie a été placée dans la salle des Conférences, à côté de la photographie du commandant de Gerlache, dans la galerie des photographies des océanographes et des navires océanographes.

La notice suivante rappellera aux Amis du Musée l'œuvre de l'éminent océanographe qu'était le commandant de Gerlache :

La Belgique, qui a tant d'autres titres à l'admiration des hommes, n'était pas, jusqu'à la fin du siècle dernier, un pays de marins. Faut-il en accuser la forme rectiligne de ses côtes, ou la richesse naturelle de son sol, qui n'a pas poussé ses habitants à courir les aventures maritimes ?

Aussi ne manqua-t-il pas de paraître étrange, le désir exprimé par un jeune élève de l'Ecole polytechnique de Bruxelles, de s'adonner à la marine. Adrien de Gerlache de Gomery avait seize ans à peine ; il était le fils et le petit-fils d'officiers de l'armée belge, et dans son ascendance, dont on suit la trace jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, on ne trouve aucun marin.

On était alors en 1882. A ceux de ses fils qui avaient la vocation maritime, la Belgique n'offrait que les garde-pêche croisant dans la mer du Nord. Ce fut sur l'un d'eux qu'à 18 ans s'embarqua le jeune Adrien de Gerlache. Il ne tarda pas à vouloir essayer d'une navigation plus lointaine, et il s'enrôla à 20 ans sur un trois-mâts barque anglais, qui partait d'Anvers vers San Francisco puis sur un trois-mâts norvégien, plus tard sur un paquebot hollandais.

Ceux qui le rencontrèrent alors le prirent pour « un jeune anglais,

fil de famille, comme on en rencontre souvent dans ce pays, faisant leur apprentissage de marin à bord de navires marchands, sous des capitaines expérimentés. »

Il parcourut ainsi une partie du monde. Peu à peu mûrit dans son esprit un projet d'aventures plus vastes, un projet d'expédition polaire sous le pavillon belge.



C'est vers l'Antarctique, alors presque inconnue, marquée sur les cartes par de vagues traits de côte et quelques îles, que Gerlache a l'idée, en 1894, d'organiser une expédition scientifique de longue durée.

Idée bien capable de surprendre, car le Pôle Sud, à la fin du siècle dernier, était loin de préoccuper les géographes.

Pour réunir 300.000 francs, pour armer un petit navire de 250 tonneaux, la *Belgica*, pour créer en faveur de son œuvre, non pas un grand mouvement d'opinion, mais simplement un petit courant de sympathie, il fallut à Gerlache une patience, une ténacité et une foi à toute épreuve.

Le 14 janvier 1898, après une traversée heureuse de l'océan Atlantique, marquée cependant par de nombreuses défaillances de membres de l'équipage, la *Belgica* quitte l'île des Etats, dernière relâche dans le monde habité, et fait route vers les terres assez confusément indiquées sur les cartes au sud de l'Amérique.

Le 23 janvier, elle pénétra dans la baie dite de Hughes après plusieurs traverses : un échouage par brume sur la côte nord des Shetlands faillit compromettre complètement l'expédition, et pendant une tempête le matelot Wiencke fut enlevé par la mer.

Le nom de Wiencke sera donné à une des îles découvertes, et il sera fréquemment cité dans la suite par les explorateurs, car il s'y trouve un excellent port de refuge découvert par Charcot : Port-Lockroy.

Les contours de la baie de Hughes ne sont pas exactement marqués sur les cartes existantes. Le 27 janvier, la *Belgica* pénètre dans une vaste échancrure, qui est peut-être l'amorce d'un détroit. Des deux bords, un glacier immense s'élève à une altitude de plus de 2.000 mètres, percé de pitons de roches noires, grises ou rouges, trop abruptes pour que la neige y puisse tenir. Au bord de la mer, le glacier présente sa tranche sous forme de falaise verticale, que domine une corniche de neige qui s'éboule constamment. Plusieurs fois Gerlache croit être entré dans une baie sans issue. Mais un passage inattendu s'ouvre entre les falaises, contourne les îles. Le détroit s'oriente vers le Sud-Ouest et débouche dans l'océan Atlantique au nord de la Terre de Graham, à 200 kilomètres environ de la baie de Hughes.

La *Belgica* séjourne trois semaines dans ce vaste bras de mer, justement appelé dans la suite détroit de Gerlache, le sillonne en tous sens afin d'en faire la carte. Les naturalistes Arctowski et Racovitza peu-

vent étudier les phénomènes des glaces, et observer à loisir la faune du pays, alors à peu près complètement inconnue, pingouins graves et ridicules dans leur stature droite, et dont les mœurs curieuses sont comme les caricatures amusantes des sociétés humaines, phoques allongés le long des grèves, baleines qui passent en soufflant ou qui plongent en relevant lentement leur lourde queue au-dessus de l'eau. L'existence de ce détroit ne constitue pas une découverte géographique sans utilité : il sera désormais une escale obligatoire et agréable pour les explorateurs, qui pourront y installer une base de départ ; il offrira des abris sûrs aux navires chassés par la tempête ou à ceux qui viendront poursuivre les baleines dans ces parages, où elles sont si nombreuses.

La *Belgica* sort du détroit de Gerlache au milieu d'écueils innombrables. La brume et les glaces l'obligent à s'éloigner du rivage de la Terre de Graham. Les 15 et 16 février, en faisant route au Sud, de temps en temps on relève de hauts sommets noyés dans les nuages. Le 16, pendant toute la journée, la Terre Alexandre, découverte en 1821 par le navigateur russe Bellingshausen, est en vue. Il n'est pas possible d'apprécier la distance exacte à laquelle elle se trouve, mais on distingue son ensemble montagneux qui se perd à l'horizon, et Arctowski en fera une description que Charcot ne fera plus tard que confirmer, en la complétant.

Du 17 au 28 février, tantôt à la voile, tantôt à la vapeur, la *Belgica* suit la lisière de la banquise et pénètre dans toutes les brèches qui se présentent. Le 28 février, la glace, toute déchiquetée, coupée d'échancrures nombreuses, est en somme praticable. La saison est bien avancée pour s'y engager, mais l'occasion semble propice. Peut-être derrière un cordon de pack, trouvera-t-on une mer libre, qui permettra d'accéder jusqu'au rivage même du continent antarctique. Cependant si l'on n'arrive pas à se dégager à temps, qui sait ce que réserve l'hiver antarctique, encore inconnu, qui sait si le navire pourra résister aux pressions des glaces, si les hommes pourront supporter le climat, dont personne ne connaît les rigueurs.

Malgré ces risques, Gerlache pense qu'il faut tenter l'aventure. Son second, Lecoinge, ancien élève de notre École navale, est de son avis. Et bien que d'autres membres de l'état-major (à la tête desquels nous sommes étonnés de voir Amundsen, le futur conquérant du Pôle Sud) soient hostiles à l'idée d'un hivernage dans les glaces, la route est donnée vers le Sud.

Sans difficultés, un degré de latitude est gagné. Mais le 2 mars, par 71° 31' S. et 85° 16' W., la banquise se referme. Vainement on essaye pendant plusieurs jours de débloquer le navire, il reste prisonnier.

Pendant un an, au gré des vents et des courants, la *Belgica* va dériver, et, pour les vingt hommes qui la montent il ne sera d'autre salut

que dans la solidité de sa coque. Car si le navire était écrasé dans les convulsions de la glace, ils se trouveraient certes en plus mauvaise posture que les expéditions arctiques auxquelles arrive pareil désastre. La carapace glaciaire du Pôle Nord se prolonge en effet jusqu'à des terres que l'on peut atteindre avec des traîneaux et d'où l'on peut gagner les lieux fréquentés par les baleiniers ou les chasseurs. Au Sud, au contraire, les côtes hospitalières sont séparées de la banquise par d'énormes espaces de mer libre, toujours bouleversée par la tempête. Essayer de la franchir en embarcation serait une folie !

Heureusement, dès le début de l'hiver, le navire est serré dans un champ de glace compacte, qui lui assure jusqu'au bout une protection efficace. Les pressions, justement à cause de la mer toujours libre au Nord, ne sont pas considérables. Dans cette petite prison de bois, l'hivernage est pénible. Aucune excursion n'est possible. L'unique distraction est le spectacle de cette banquise toujours mouvante, toujours convulsée, en lutte constante contre la houle et le vent. Les travaux scientifiques auxquels se livrent les explorateurs ne sont pas une diversion suffisante à leur ennui. Jouets absolus des éléments, ils ont, jusqu'au dernier jour, l'angoisse de ne pas pouvoir se dégager, d'être retenus pendant des années et des années jusqu'à la mort.

Le froid est rude. Le thermomètre descend à  $-43^{\circ}$ . On n'observe pas moins de 257 jours de neige.

Pendant l'hiver, le lieutenant Danco meurt d'épuisement. Des photographies ont conservé le souvenir du triste cortège qui immergea son corps dans un trou de la banquise.

Gerlache nous en a laissé un récit pathétique :

« Le 7 juin, le jour fixé pour les funérailles, il faisait mauvais ; la bise était âpre et glaciale ; on eut toutes les peines du monde à creuser dans la banquise le trou par lequel notre ami devait disparaître à jamais.

« Comme toutes les manœuvres, les drisses des pavillons, raidies par le gel, n'étaient pas maniables. Je désirais cependant que notre lointaine patrie fût représentée aux funérailles de Danco, et je fis attacher l'emblème national à mi-hauteur des grands haubans.

« Vers onze heures, lorsque la nuit eût fait place à la lueur blafarde et diffuse qui tenait lieu de jour, quatre hommes s'attelèrent au traîneau, sur lequel le corps de notre camarade avait été déposé et le halèrent jusqu'au lieu d'immersion. L'état-major tout entier, puis l'équipage, vêtu de ses meilleurs vêtements, suivaient.

« Au bord du trou ouvert dans la glace, le convoi s'arrêta et, tandis que tous nous nous découvrions, inclinant nos têtes, sous le vent glacé, j'adressai quelques mots d'adieu à l'ami dont nous allions nous séparer pour toujours.

« Puis le corps fut soulevé et posé horizontalement dans le trou. Comme le sac avait été lesté d'un poids, du côté des pieds, il se dressa tout droit avant de descendre lentement et de s'engloutir dans l'abîme. Quelques matelots reculèrent alors, saisis d'une instinctive horreur... »

Comme suprême hommage, le nom de Danco est donné au rivage oriental du détroit de Gerlache.

Un matelot devient fou. Gerlache et Lecoinge sont atteints du scorbut. Ils doivent la vie, ainsi que plusieurs membres de l'expédition, aux soins éclairés du docteur Cook, à qui sera plus tard réservé une célébrité particulière, car il prétendra avoir atteint le Pôle Nord, avant Peary.

L'été, avec ses longues journées ensoleillées, ranime heureusement la santé générale. Mais l'été passe, et la banquise ne se désagrège pas. A la fin de janvier 1899, on aperçoit des éclaircies d'eau libre à l'horizon. Il faut, pour les gagner, tailler dans la glace un chenal à la scie ou à la pioche, puis lutter encore pendant des semaines, faire mille détours. Seulement le 14 mars, la *Belgica* atteint la mer libre.

Le 27 mars, après avoir été en perdition sur les rivages de la Terre de Feu, l'expédition belge est de retour à Punta Arenas.

Pendant son année d'emprisonnement, la *Belgica* a parcouru 1.700 milles, poussée par les courants divers. La latitude extrême 71° 36', fut atteinte le 23 mars 1898, par la longitude de 89° W. Le *Pourquoi-Pas* ? dans les mêmes parages, sera arrêté plus d'un degré plus au Nord; et il fallut l'avion pour battre le record de la *Belgica*.

Ce long séjour en pleine banquise permit de recueillir sur la géographie des régions polaires australes des observations de toutes sortes, qui ont servi de base à toute l'exploration antarctique ultérieure. Les mémoires de Lecoinge, de Dobrowolski, d'Arctowski, de Racovitza contiennent déjà l'essentiel des découvertes qu'on devait faire plus tard dans l'Antarctide américaine.

Le succès de l'expédition belge, les magnifiques résultats obtenus soulevèrent dans le monde entier un intérêt considérable. Puisque les hommes étaient revenus victorieux de l'hiver austral, l'exploration des régions antarctiques pouvait être désormais entreprise sur une grande échelle, et non plus seulement dans des campagnes d'été forcément trop courtes. Gerlache venait d'ouvrir une voie nouvelle à l'exploration australe.

\*\*

A peine revenu de ce long et fatigant voyage antarctique, et les échos de la réception magnifique que lui avaient faite Anvers et toute la Belgique étaient à peine dissipés, que le commandant de Gerlache reprit la mer pour une autre expédition, à bord du yacht *Solika*.

Il se dirigeait cette fois vers les îles Kerguelen, où il devait fonder un établissement pour le compte d'une maison d'Anvers. Les circonstances en décidèrent autrement, et, au lieu d'aller à Kerguelen, le *Solika* se dirigea vers le Golfe Persique, afin d'y étudier de nouveaux procédés de pêche des huîtres perlières. Le charme de la carrière maritime n'est-il pas dans ces changements imprévus des programmes ?

Ce ne fut qu'une croisière agréable, vraiment de plaisance, pendant



laquelle le commandant de Gerlache put faire preuve de son habileté nautique en jouant à cache-cache avec le stationnaire anglais, qui s'inquiétait de la présence de ce petit bateau belge dans des eaux réservées alors au pavillon britannique. Les deux naturalistes français bien connus, J. Bonnier et C. Pérez, faisaient partie de l'expédition et rapportèrent d'importantes collections zoologiques, ainsi qu'un avis négatif sur l'industrialisation de la pêche des huîtres perlières : dans un pays où la main-d'œuvre ne coûte rien, il est inutile d'essayer de la concurrencer.

Au retour de ce beau voyage, dont M. Pérez nous a laissé un charmant récit, le commandant de Gerlache prit part, aux environs de Ceuta, à la recherche de la grotte de Calypso, dont Victor Bérard, le savant helléniste, recherchait l'emplacement. C'était ajouter un fleuron de plus à cette intéressante croisière.

\*\*\*

Mais nul n'a tâté des terres polaires sans avoir envie d'y revenir.

En 1903, Gerlache prend part à l'organisation de la première expédition antarctique française à bord du *Français*. Le Dr Charcot, qui la commandait, ne pouvait avoir conseiller plus expérimenté. Il désirait conserver de Gerlache comme collaborateur, et celui-ci accepta de partir suivi de MM. Bonnier et Pérez, ses fidèles amis du *Selika*. Malheureusement des désaccords ne tardèrent pas à se produire sur le programme de l'expédition, et Gerlache et les deux naturalistes français débarquèrent au Brésil.

Une autre occasion de repartir vers le Pôle ne tarda pas à se présenter.

En 1905, le duc d'Orléans se proposait d'aller chasser dans les régions arctiques. Il acheta la *Belgica* et en confia le commandement à Gerlache. Celui-ci fit naturellement inscrire, dans le programme, des observations scientifiques, et proposa au Prince, qui l'accepta aussitôt, de se diriger vers les régions encore inconnues de la côte orientale du Groenland.

Partie du Spitzberg le 7 juillet 1903, la *Belgica* est arrêtée par les glaces à la latitude de 80° 20' N. et 5° 40' E. Puis elle suit la banquise en faisant des sondages qui précisent la carte bathymétrique d'une partie encore inconnue de l'océan Glacial, et peut atterrir sur la côte du Groenland par 76° 37', deux degrés plus au Nord qu'aucun autre navire d'expédition polaire, auprès du cap Bismarck, atteint par Koldey en 1870, après une marche de 150 milles à pied.

Le 27 juillet, le duc d'Orléans débarque sur un îlot voisin du cap Bismarck et a la surprise d'y découvrir une flore d'une étonnante vitalité, saules arctiques rampant au ras du sol et couverts de fruits blancs et floconneux, pavots, pissenlits, etc. Il n'est pas de si petite excavation

qui ne soit garnie d'une touffe de verdure, qui n'abrite quelque jolie fleurette jaune, bleue ou rouge.

Le long de terre, un chenal d'eau libre entre la banquise côtière et le pack du large permet de remonter vers le Nord. Le 28 juillet, le record de Koldewey est dépassé.

Gerlache, habitué à la rude navigation antarctique, ne peut s'empêcher d'être étonné de la facilité avec laquelle cette victoire a été remportée :

« Tandis que nos vaillants devanciers, écrit-il, n'atteignaient ce point qu'après vingt-deux jours de voyage à pied, par un froid intense, nous étions, nous, à bord d'un bon et solide bâtiment, offrant un relatif confort, et la température était de + 2°. Alors que du point élevé où ils étaient parvenus, les explorateurs allemands apercevaient la glace côtière à perte de vue dans l'Est et que tout semblait les autoriser à prédire que jamais un navire ne s'avancerait le long de cette côte, nous naviguions à petite distance de la terre, et, pour le moment du moins, seule la brume nous interdisait un progrès plus rapide vers le Nord. »

Bientôt la brume se dissipe. Alors apparaît dans l'Ouest toute une côte nouvelle, la Terre du Duc d'Orléans. Le Prince débarque avec le docteur Récamier sur une île voisine, qui reçoit le nom d'île de France. Mais il ne réussit pas à atteindre sur la banquise la côte qui porte son nom.

Le 30 juillet, la *Belgica* parvient à 78° 16' N. et est arrêtée par la glace. Rien n'est prévu pour un hivernage. Il n'est pas possible de pousser plus loin.

Avant de revenir vers le Sud, Gerlache fait une pointe vers l'Est et découvre au large un exhaussement du fond, qui portera le nom de Banc de la *Belgica*. Grâce au commandant de Gerlache, le vaillant petit navire belge aura inscrit son nom sur l'océan austral et sur l'océan boréal.

Le retour se fait sans difficultés. Au passage, on s'arrête au cap Bismarck et, le 18 août, on quitte définitivement la banquise.

Ce voyage de quarante jours ne devait être qu'une croisière d'agrément, une expédition de chasse d'un prince épris d'aventures; il rapportait des résultats géographiques importants, et la *Belgica* avait fait, dans des parages inexplorés de l'océan arctique, une fructueuse campagne océanographique.



Deux ans plus tard, mis en goût par ce succès, le duc d'Orléans confie de nouveau le commandement de la *Belgica* à Gerlache. Il part cette fois vers la mer de Kara, au nord de la Sibérie.

Cette mer de Kara, longtemps réputée inaccessible, n'est pas une mer de tout repos. La liste est longue des navigateurs qui, depuis Barentz en 1595, y perdirent leur navire, et souvent leur vie. Le duc d'Orléans comptait sur sa chance et sur l'habileté de son capitaine.

Cette dernière ne lui manqua pas, mais la chance, qui l'avait favorisé lors de son premier voyage polaire, ne lui sourit plus. Aussi a-t-il donné au récit de son voyage un titre qui, à lui seul, le résume : « La revanche de la banquise ».

Arrivée le 12 juillet en vue de la Nouvelle-Zemble, la *Belgica* pénètre dès le lendemain dans le Matotchkin Schar, détroit qui sépare en deux grandes îles la Nouvelle-Zemble. Les difficultés commencent aussitôt, car les glaces sont extrêmement abondantes. A peine le navire est-il entré dans la mer de Kara, qu'elles lui barrent la route, et le bloquent complètement dès le 17 juillet.

Il faut en prendre son parti et se laisser dériver au gré du courant pendant un mois entier. Les distractions sont rares. Le Prince n'a que très peu d'occasions de tirer sur des phoques ou des ours. Mais Gerlache profite de cette détention forcée pour faire de nombreuses observations océanographiques, pour compléter la carte des fonds, et pour récolter, avec l'aide de M. Stappers, de nombreux échantillons zoologiques.

Le 20 août, la *Belgica* arrive à sortir de la mer de Kara, mais le 22 août elle s'échoue sur des rochers mal portés sur la carte, auprès de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble.

Le navire prend aussitôt une bande inquiétante, et la mer qui grossit fait craindre que sa coque ne se délie.

M. Stappers a laissé un récit de cette aventure :

« Alors, écrit-il, commencèrent pour nous des heures poignantes... La pensée que notre bonne *Belgica* est en train de s'abîmer sur ces roches traîtresses, et qu'il nous faudra peut-être l'abandonner, nous tourmente l'esprit. Aussi, lorsque le commandant nous déclare que ce n'est qu'en sacrifiant sans hésiter une partie du charbon que nous parviendrons à sauver notre cher navire, tous, le prince y compris, nous nous mettons activement à la besogne. »

Après 12 heures de travail, le navire se redresse et est remis à flot.

« Notre brave commandant, écrit M. Stappers, n'avait pas quitté le pont depuis le moment de l'accident, mais se gardait bien de rien laisser paraître des sentiments qui devaient l'agiter intérieurement. Il ne s'était pas départi un instant de son calme si réconfortant. »

La *Belgica* continue sa route vers le Nord le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, s'élève jusqu'à 78° N., et rentre en Norvège le 4 septembre, après avoir essuyé un nouvel ouragan, « occasion de plus pour le commandant, écrit toujours M. Stappers, de donner toute la mesure de sa maîtrise. »



En 1909, le duc d'Orléans effectue une nouvelle croisière arctique. Cette fois Gerlache le conduit sur la côte Est du Groenland, au Spitzberg, et à l'archipel François-Joseph. Grâce à la science nautique, à l'expérience et au coup d'œil du commandant de Gerlache, cette grande randonnée dans les mers arctiques ne fut qu'une promenade de trois mois.



Elle permit à Gerlache de nous donner quelques nouvelles notes descriptives du Groenland oriental :

« Paysage de féerie, défiant toutes descriptions. Vers l'Ouest le Groenland majestueux s'étend en un superbe panorama; à l'Est, vers le large, la glace présente la plus admirable symphonie de tons qui se puisse imaginer. »

La *Belgica* atteint la latitude de 78° 10', pénètre encore dans une région inconnue de l'océan arctique, et complète la carte du banc de la *Belgica*, découvert en 1905.

Au Spitzberg, relâche agréable, sans incident. Mais entre le Spitzberg et la Terre François-Joseph, la brume est presque continuelle, et il faut s'approcher de la Nouvelle-Zemble pour trouver dans les glaces une brèche permettant de cingler au Nord.

Le 19 août, la côte Sud de l'archipel François-Joseph est atteinte. Mais il fait trop mauvais temps pour qu'on s'y attarde. Le 21 août, la route est donnée vers le Sud. Le Prince, qui a tué quelques morses, a dépassé encore le 80° degré, mais n'a pas battu son record de latitude de 1905.



Ce fut le dernier voyage polaire de Gerlache. Il a 43 ans à peine et il ne renonce pas à toute activité maritime. Il s'efforce par la plume, par la propagande, de créer en Belgique « un appel de la mer ». Il n'est pas toujours écouté.

Pendant la guerre, il défend la cause de la Belgique martyre à l'étranger, surtout dans les pays scandinaves, où sa réputation d'explorateur polaire est grande. Il publie en norvégien et en suédois une brochure qui a un énorme retentissement : *Le Pays qui ne veut pas mourir*.

La guerre finie, il recommence sa campagne pour créer en Belgique un courant d'opinion maritime. Il reprend l'idée qu'il avait déjà développée après son voyage dans l'Antarctique : « Nous n'avons que faire en Belgique d'une marine de guerre, avait-il écrit; mais ce qui nous manque, ce qu'il faut à notre pays pour mieux affirmer son existence dans le monde et pour mieux occuper partout la place qu'il mérite, c'est une marine représentative, que j'appellerais volontiers une marine consulaire. »

Il organise des écoles de patrons-pêcheurs, de pilotes. Il transforme l'école de navigation d'Anvers; il veut surtout que cette école dispose d'un navire, qui accomplirait des croisières assez longues autour du monde.

L'idée est longue à faire son chemin. Il faudra plus de dix années d'articles, de conférences, de démarches, pour la faire aboutir : le 9 décembre 1931 est lancé le navire-école belge, qui porte le nom de *Mercator*, et le 8 avril 1933, sous le commandement d'Adrien de Gerlache lui-même, le *Mercator* prend la mer.

Ce fut sa dernière joie.

Quelques mois plus tard, le 4 décembre 1934, mourait celui qui fut le plus grand marin de la Belgique.

« De siècle en siècle, avait écrit Elisée Reclus, on dira le nom de Gerlache et de ses compagnons, les premiers parmi tous les hommes qui aient hiverné dans la zone glaciale du Sud au delà du cercle polaire. »

« Son nom, a écrit Charcot, brille d'un éclat particulier, parce qu'il fut un initiateur et qu'il ouvrit une voie nouvelle. Nansen n'atteignit pas le Pôle Nord, mais son nom dominera toujours dans l'histoire de l'Arctique car son exploit résulta d'une idée. Le Pôle Sud fut conquis parce que Gerlache, le premier, osa affronter un hivernage antarctique. »

---

### *Trophées de Chasse du Prince Albert*

---

Le Prince Albert I<sup>er</sup> avait stipulé dans son testament que tous les trophées de ses chasses seraient réunis à l'Institut Océanographique de Paris, « en attendant qu'on puisse leur trouver un autre séjour où ils seraient reçus avec l'attention que méritent ces témoignages d'une existence énergique et virile ».

Sur l'initiative de M. Jaloustre, exécuteur testamentaire du Prince, ce séjour a été trouvé au Lycée de Monaco, où une salle a été aménagée pour les recevoir. Leur installation a été faite au début du mois de mai. Ces trophées comprennent : un bison d'Europe, pièce extrêmement rare, un élan, un cerf Wapiti, un ours noir, une hure de sanglier, trois têtes de cerfs, trois têtes d'izards, quatre têtes de mouflons, des bois de cerfs, des cornes d'izards, de chamois, d'antilopes, de mouflons, etc. Deux tableaux récapitulent les résultats statistiques des chasses du Prince.

Ces souvenirs sont accompagnés d'une douzaine de toiles du peintre Tinayre représentant les scènes de chasse dans lesquelles figure le Prince, ainsi que du célèbre portrait du Prince Albert I<sup>er</sup> par Spiridon qui, suivant les termes mêmes du testament, ne doit pas être séparé des trophées de chasse.

---

### *Prix Albert I<sup>er</sup> de Monaco à l'Académie de Médecine*

---

Décerné tous les deux ans par l'Académie de médecine de Paris, le prix Albert-I<sup>er</sup> de Monaco a été attribué en 1949 à Mme Lapicque pour les travaux qu'elle a effectués sur la chronaxie, en collaboration avec son mari le professeur Lapicque, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine. On sait que la chronaxie est la mesure des excitations nerveuses ou musculaires.

C'est la première fois depuis sa fondation en 1921 que cette importante récompense d'un montant de 100.000 francs a été attribuée à une femme.